

Vue générale de Verviers (voy. p. 258). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

## LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### LIÈGE.

Montée aux plateaux de Herve. — Dernières échappées sur Liège. — Féeries printanières. — La vie agricole. — Réapparition des fumées industrielles. — Verviers et ses industries. — Une fourmière. — Tunnels et viaducs.

Cette grande vue de Liège, naguère aperçue du bateau de Seraing, puis des hauteurs de Cointe, va se dérouler une dernière fois devant nous, par longues échappées, dans notre montée vers les plaines du pays de Herve qui, de rampe en rampe, nous conduiront à Verviers. Dès Angleur, le vallon de la Meuse s'élargit ; une poussée graduelle recule les montagnes de droite, tandis que celles de gauche, de leurs masses étagées, continuent à former la paroi de l'énorme vestibule empli par la coulée du fleuve ; on coupe ensuite la chaussée qui court vers Tilff, et presque aussitôt le train franchit le pont de l'Ourthe dont, à droite,

dans des lointains bleus, la vallée se creuse entre des collines ondulantes et qui, à sénestre, reflète sur ses cailloux polis un fouillis de vieilles maisons en surplomb, à l'endroit où les eaux de la rivière s'épanchent dans la large nappe fluviale. Des tourbillons fumeux obscurcissent tout à coup l'air ; les ateliers de la Vieille-Montagne (mines de zinc) poudroient dans une blancheur crayeuse ; Chênée, en contre-bas, groupe en une dégringolade de toits son agglomération ouvrière ; puis cette dernière activité de la grande industrie liégeoise s'efface dans des perspectives brumeuses : les combes de la Vesdre se dessinent au loin avec leurs bouquets d'arbres, rayées par les sinuosités de la rivière, qu'un pont enjambe sous la voie ferrée ; on rentre dans la région sereine des paysages. Vaux à présent ondule sur des pentes, laissant émerger de ses

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369 ; t. XLIII, p. 129 ; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177 ; t. XLVI, p. 305, 321, 337 ; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337 ; t. XLVIII, p. 273, 289, 305, 321 ; t. XLIX, p. 337, 353, 369 ; t. I, p. 225 et 241.

feuillages des clochers et de vieilles installations, sous l'énorme butte de Chèvremont, à jamais célèbre par le tour picaresque que Notger, le terrible évêque, joua au seigneur de l'endroit. Quand, après un quart d'heure d'escalade sur les bosses du mont, le long des stations d'un calvaire toujours grouillant de pèlerins, on arrive enfin à la cime, une chapelle entre-bâille son humble vaisseau encombré d'ex-voto, à un pas du fastueux couvent qui a pris la place de l'ancien manoir féodal et de la terrasse duquel s'aperçoit une étendue de pays magnifique. Cependant la vallée baignée par la Vesdre, entrevue tout à l'heure dans les fuites pâles de l'horizon, découpe maintenant, à travers l'échancrure plus vaste des avant-plans, la succession de ses croupes vertes, moutonnant à l'infini; la vue s'est élargie; en même temps on plonge de plus haut dans ce labyrinthe de collines emmêlant en tous sens leurs courbes et festonnant le ciel d'une suite d'ourlets. Et brusquement une large crevasse, à gauche, ouvre une première percée dans la direction de Liège; tandis que la machine ralentit et souffle en son ascension des côtes, la ville commence à sortir des brouillards; mais le rideau ne se lèvera tout à fait qu'après Bois-de-Breux, dans cette promenade aérienne que le train semble décrire expressément autour de la montagne pour ménager l'imprévu d'un véritable coup de théâtre. Graduellement les avant-plans s'abaissent, la déclivité des versants s'accroît, des rondeurs touffues de vergers, comme des trompe-l'œil dans les panoramas, concertent un effet de repoussoir sur l'immense lumière imprévue des fonds. Alors le tableau se déroule: Liège sort de sa cuve, gravit ses coteaux, lâche ses maisons sur les pentes; tout un coin de la perspective se peuple par surprise d'un fourmillement de toits; des clochers çà et là piquent le ciel; l'observatoire de Cointe dresse ses minarets; là-bas la citadelle aligne ses grands profils géométriques. Puis le bassin s'incurve et s'élargit encore; à chaque tour de roue la portière encadre des horizons agrandis; l'assiette de la cité se développe, s'étale, finit par se reconstituer presque tout entière, avec des imbrications de faites en ardoises, des surgissemens de tours, une futaie de cheminées; et cela monte, s'empile, se tasse, prend la colline d'assaut, court à travers l'escarpement des banlieues. Tout en bas, la Meuse plaque ses luisants métalliques, un pont évide les trous noirs de ses arches, des quais prolongent leur grand mur gris; et de nouveau l'axe se déplace, la ligne décrit une oblique, le spectacle qu'on avait à gauche maintenant s'étend sur la droite, une longue échancrure découpe par-dessus un océan de fumées, derrière les usines et les toits de Chênée, la silhouette de la grande ville expirant dans les fluides aériens. Au printemps, quand partout les vergers étagés sur les coteaux épanouissent leurs touffes roses et blanches, l'impression tient de l'enchantement: une clarté de bouquet émaille de haut en bas les pentes des collines; le vent secoue dans l'air une pluie de neige et d'étamines qui se répand jusque sur Liège; et par

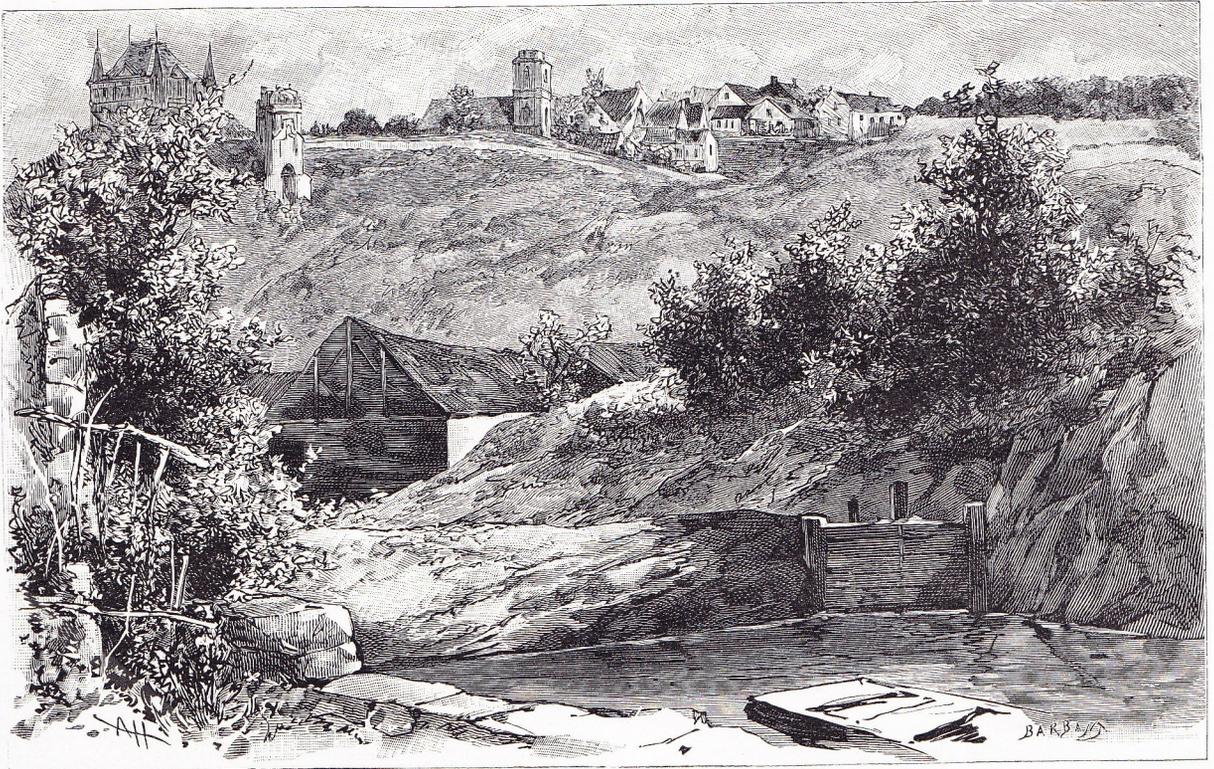
moments les tours, les rues, les places ont l'air de s'engloutir sous l'éroulement des floraisons.

Chaque paysage contient d'ailleurs en soi une beauté particulière qui s'accommode d'une saison plutôt que d'une autre. De même que les blanches féeries printanières enchâssent les panoramas liégeois dans un décor plus émouvant, les immenses plaines du pays de Herve, avec leurs champs de seigles, d'avoines et de froments, s'enflamment merveilleusement aux rouges soleils caniculaires. On se croirait ici dans les riches plaines brabançonnaises: les plateaux ondulent en vallonnements légers, s'abaissant et se relevant sous un déferlement ininterrompu de hautes vagues d'or; par instants un pignon de ferme est aperçu dans cette mer de céréales comme une proue de navire à demi submergée par les eaux; et tout de suite l'immense étendue jaune se referme sur lui. A Beyne, à Fléron, à Micheroux, le travail de la glèbe n'a pas de concurrence; tout le monde s'emploie à féconder les maternelles entrailles d'une terre puissante et généreuse qui paye au centuple l'homme de ses sueurs; et les cultures ne sont interrompues que par des pâturages. Herve est la capitale de cette région agricole, et, si petite qu'elle paraisse, son nom a rayonné par le monde, porté par les aromes forts d'un fromage qui lui a conquis sa célébrité. Chaque ferme contient une officine où s'élaborent et mûrissent les fameux cubes renommés tout à la fois pour leur délicatesse et leur pestilence; l'abondance et la qualité des sucres distillés par les prairies gonflent ici, dit-on, le pis des vaches d'un lait plus substantiel qu'ailleurs; et en effet les troupeaux qu'on aperçoit vautrés à pleins fanons dans l'herbe des pacages s'égalent presque, pour la beauté et la santé, aux viandes magnifiques du Furnembach.

Cependant des mouvements de terrain ne tardent pas à succéder aux faibles circonflexions de la lande; en même temps la campagne se morcelle en une infinité de clôtures; des lignes d'arbres divisent les propriétés, et la contrée prend l'aspect d'un grand échiquier losangé par les dormoirs et les enclaves maraîchères. Au loin, dans la direction du canton d'Aubel, les chaînes de collines, qui nous avaient quitté au sortir de Bois-de-Breux, recommencent à denteler le ciel; un vallon s'échancre par delà les versants qui lentement s'élèvent à notre gauche; puis le pays se creuse, la solitude des étendues agraires fait place à des agglomérations de maisons. Dison, dont les rues s'alignent dans un fond, bordées de fabriques et d'usines, nous rejette en pleines fumées industrielles. Dison et Hodimont sont les faubourgs de la fourmière humaine qui, à travers les temps, fut renommée pour la fabrication du drap. Au douzième siècle, on estimait déjà les draps de Verviers; au treizième, le prince-évêque de Liège offrait de les mettre en vente dans son palais; un siècle plus tard, le marché de la cité attirait les marchands du continent entier; et cette fortune d'une industrie universellement connue grandit

encore au seizième siècle par l'exportation dans les Indes. Au moment de la réunion de la Belgique à la France, trente mille ouvriers, répartis en vingt-cinq villages et cinq cent quatre-vingts hameaux, vivaient du travail des ateliers, chacun filant chez soi et portant ensuite le fil aux tisserands. Puis un ouvrier anglais, d'un nom aujourd'hui illustre, le père du grand Cockerill, de Seraing, passe par la ville, y installe des appareils, drousette, carde, moulins à filer en gros et en fin, et petit à petit, sous cette poussée venue du dehors, les manufactures se transforment. Successivement apparaissent la navette volante, les machines à filer, les presses hydrauliques, les tondeuses mécaniques, les fouleries à marteaux, les machines à échar-

donner. Il y avait dix-huit ans à partir de cette dernière création (1848) qu'une maison de Verviers fabriquait les satins clairs, et treize ans qu'une autre avait répandu dans la circulation les étoffes dites nouveautés. Et depuis, cette grande industrie de la fabrication du fil et des tissus de laine n'a fait que se développer, parallèlement avec le progrès dans l'outillage. Les trente mille ouvriers d'autrefois ont doublé, mais incorporés dans cette foule de carderies, de lavoirs, de filatures, de tisseranderies, d'ateliers d'épailage chimique qui sont les casernes du travail. Ajoutez les établissements de construction de machines, les teintureries, les corroieries, les fonderies de fer et de cuivre, etc. : vous aurez l'idée d'une petite cité américaine ou an-



Limbourg (voy. p. 260). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

glaise et d'un admirable organisme économique (voy. p. 257).

Cependant le pressoir industriel n'a pas étouffé, comme on le croirait, l'homme intérieur en cet homme de la mécanique et du *Times is money* : la musique, le spectacle, la lecture lui ont donné des goûts et des habitudes de dilettantisme ; une société du cru, le Caveau verviétois, est tout entière composée de membres auteurs, chanteurs et musiciens, dont les talents s'emploient pour les plaisirs communs. Nulle part en Belgique la librairie n'a une vente plus constante qu'au près de cette population curieuse de science et de littérature ; un éditeur a trouvé le moyen de former une bibliothèque déjà considérable ; et même l'ouvrier, l'auxiliaire de la machine, en son âpre servage, lit,

médite, apprend, cite couramment les maîtres de la sociologie contemporaine.

Tout autour de Verviers, le coup de talon de cette race volontaire et conquérante s'est imprimé dans la terre ; comme le Protée antique, la nature, Protée aussi avec ses monts, ses rocs, ses eaux et ses ravins, a été enchaînée ; et ce que l'esprit a rêvé, l'argent l'a réalisé. Il fallait se tailler un passage vers Dolhain, Aix-la-Chapelle, Cologne : on a fait sauter des montagnes, on a foré le rocher, on a bâti des viaducs. Entre Dolhain et Verviers, sur un parcours de cinq kilomètres, il n'y a pas moins de neuf tunnels ; et le viaduc de Dolhain enjambe l'espace sur vingt et une arches dont chacune a dix mètres d'ouverture et vingt mètres de hauteur. Tout ce travail de géant est comme la préparation au

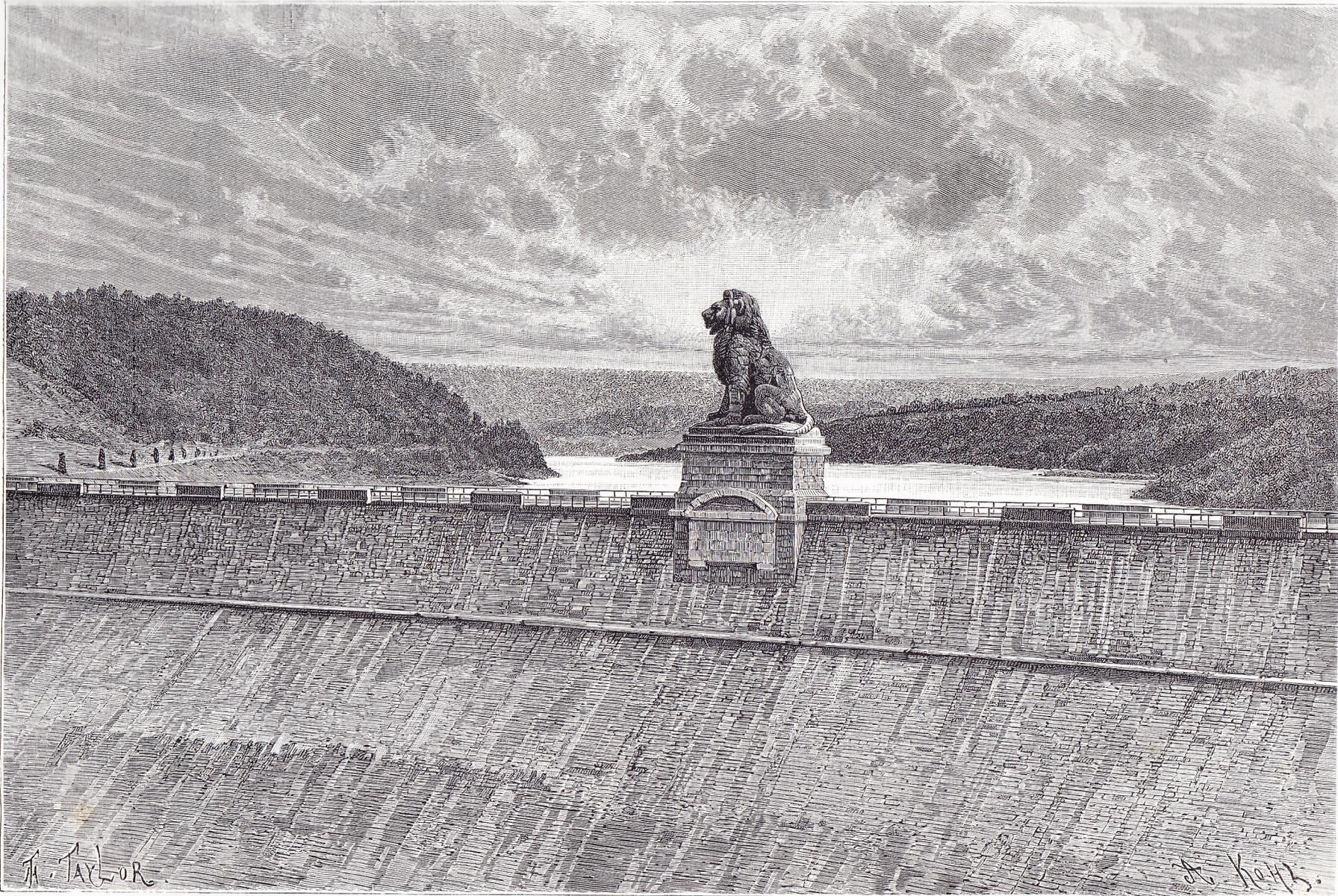
grand œuvre titanique de la Gileppe : les vingt et une arches ouvrent leurs porches sur l'immense lac taillé là-bas dans les terrains dévoniens.

Une grande ville mangée par une petite. — Dolhain. — Le fantôme de Limbourg. — La Vesdre. — Un travail de géants. — Le barrage de la Gileppe. — L'Hertogenwald. — Jalhay. — Adieux aux vivants. — Les Fagnes. — Un Sahel noir. — La Baraque Michel. — Malmédy.

Dolhain n'est qu'un faubourg au pied d'une ville : Limbourg (voy. p. 259). Mais tandis que celle-ci se desséchait, comme un tronc mort, sur ses racines qui vont à travers les siècles, avec le deuil d'un grand passé irrécupérable, l'autre, l'agglomération d'en bas, ce ramassis d'hommes du fil et de la laine, constamment lui prenait sa sève, pompait les restes de son antique vitalité. Maintenant la vraie ville est en bas, dans la vallée; elle fait, le long de la Vesdre, son bruit d'active ouvrière, avec l'indifférence des illustres fantômes rôdant là-haut sur les remparts; à peine sait-elle encore que des empereurs, ces maîtres de l'Allemagne, les Henri VII, les Charles VI, les Wenceslas et les Sigismond, sortirent des ramifications de l'arbre des Limbourg et des Luxembourg, poussé dans cette terre et ces poussières. Elle carde, elle tisse, elle graisse ses machines et ne se tourmente point d'autre chose. Cependant la solitude et la mort vident un peu plus chaque jour, au profit de cette sangsue gorgée, le nid d'aigles et de vautours, la vieille capitale qui commandait à tout un duché, s'étendait par la vallée de Dolhain, guerroyait contre les Brabançons, les Hollandais, les Espagnols et les Français, et faisait ses dévotions dans une cathédrale et six églises. L'une d'elles, un vaisseau de l'ogival primaire, est demeurée accrochée au roc et plonge à pic sur le trou par où a coulé la vie d'en haut pour former le train d'en bas, toute isolée, sombre et triste parmi l'écroulement du reste, regardant par ses hautes fenêtres, comme par des orbites de pierre, se hausser à son pied l'orgueil de la cité de bruit et de fumée, oublieuse de la cité de ténèbres et de silence. Des arbres ont mis leur ombre sur cette ombre; et ailleurs l'herbe, l'herbe grasse des cimetières, recouvre la pierre des remparts, pour que la destruction soit complète et que rien ne subsiste du passé, pas même la mémoire. Du pont de Dolhain on aperçoit une promenade bouquetée d'arbres; elle s'étage sur le flanc de la montagne; au-dessus se dresse une butte que dentellent des toits; l'endroit s'appelle toujours l'Esplanade, comme si des hommes d'armes allaient y paraître; et une ironie rend plus sensible encore la tristesse de ce lieu qui mena son tapage par le monde, celle d'une grande maison à tourelles plus haute que la ruine et la mort et l'église. Avec trois assises de tours encore visibles au-dessus des cailloux de la rivière, débris d'une enceinte fortifiée, c'est tout ce qui, de la ville, de son château fort et de ses gloires, a passé à travers le tamis des siècles et ne s'est pas émietté en poudre.

Dès le premier pas dans Dolhain, le passant devient la proie d'une meute de voituriers; une concurrence pour le prix et la qualité des attelages les rend harcelants et tenaces. Nous étions quatre, à une traversée récente, qui, pour échapper à leurs obsessions, acceptâmes d'être menés au barrage par l'un d'eux; mais ce cocher extraordinaire ne voulut nous quitter qu'au bout de deux jours; et peut-être voyagerions-nous encore dans sa calezzine, sans les arguments que nous fîmes valoir pour le convaincre de la nécessité d'une séparation. Cependant un affreux bancroche, entre les jambes excurvées en cerceau duquel un caniche eût très bien fait la parade, nous insinua d'une voix melliflue que la bête osseuse attelée aux limons de cette barque roulante nous culbuterait inévitablement dans la première ornière : il n'en fut rien, Dieu merci ! et nous fîmes une des plus délicieuses excursions dont tous les quatre nous ayons gardé le souvenir.

Le temps de nous accorder avec l'automédon, et nous enjambons le marche-pied. Bientôt Dolhain, sa rue en dos d'âne, son pâté de vieilles maisons portées en avant-corps sur des modillons, ses fabriques ronflantes du toupillement des navettes, décroissent au tournant du chemin. Tandis que la Vesdre file là-bas, reflétant dans son flot érugineux de frustes parois rocheuses, un ruisseau tout à coup se met à couler à notre droite, entre des rives bordées d'arbustes. Une échancre de gorge se dessine ensuite; nous nous engageons sur des rampes qui, d'étage en étage, acheminent à l'énorme nappe suspendue de la Gileppe; et petit à petit le site s'ensauvage, le filet d'eau bouillonne parmi des blocs de pierre sous des frondaisons plus touffues, nous apercevons à travers les feuilles un haut mur gris, sur lequel se détache la silhouette d'un gigantesque lion assis, la face tournée vers le défilé où nos ressorts cahotent et gémissent. Puis la côte monte en obliquant, on dépasse une première auberge, le bourdonnement d'une chute d'eau roule et se répercute de roc en roc. Maintenant le formidable môle se voit tout entier, barrant de sa crête rectiligne l'espace compris entre les pentes du ravin et croulant à pic d'une hauteur de quarante-sept mètres jusqu'aux appareils d'alimentation et de distribution établis à sa base (voy. p. 261). Aux extrémités, deux déversoirs, taillés dans la montagne, ont l'air de grands escaliers, avec des gradins qui défient l'escalade et sur lesquels, à l'époque des échappements, les cataractes rebondissent en mugissant. Avant même qu'on ait atteint la jetée, d'où la vue embrasse dans son ensemble le prodige de ce travail humain, une émotion indéfinissable prend à la gorge, dans l'attente et l'anxiété de la lutte qui va s'engager là-haut entre la science et les puissances de la nature. Lentement le coche gravit la dernière montée; à droite, de rugueux pans de roche suspendent leurs profils écorchés par le passage de la route; et brusquement une ligne scintillante s'allonge parallèlement à la digue; les yeux s'empressent de l'étendue d'une mer dormante; on est



Le barrage de la Gileppe (voy. p. 260-262). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

sur la chaussée, large de sept mètres, avec accotements et voie carrossable, qui couronne le barrage. Alors l'esprit demeure confondu tout à la fois par la magnificence du spectacle, la pensée de la vierge et primordiale genèse si audacieusement transgressée, le souffle profond des solitudes qui, dans l'air pacifié, a fini par succéder au tumulte des batailles entre l'homme et la terre. Les antiques gigomachies, les révoltes de la race mortelle contre l'Olympe, symbole des lois éternelles, la marche en avant des civilisations culbutant les barrières réputées intransgressibles de la création, se résument ici dans le miracle des eaux soumises et tenues captives entre les limites de cet immense bassin artificiel. Douze millions de mètres cubes pèsent de leur poussée continue contre le môle jeté en travers des montagnes, comme la démarcation entre les révoltes et les caprices des éléments et la volonté souveraine des hommes. Dieu disait autrefois à la création : Tu n'iras pas plus loin ; et les montagnes, les torrents, les cratères défendaient les accès du redoutable mystère où se dérobaient son impénétrabilité. Aujourd'hui la science a interverti les rôles : c'est elle qui, après avoir abattu les portes des noires enceintes derrière lesquelles se retranchait le secret des éternités, fait entendre le grand commandement ; et elle déplace les monts, entrave les fleuves et les rivières, à son tour délimite l'orbe où tourne la nature enchaînée.

Notre pressentiment ne nous a pas trompé : nous sommes réellement devant un de ces grands labeurs qui, à travers les siècles, honorent ceux qui en sont venus à bout. Le lac de la Gileppe s'étend sur une superficie de huit cent mille mètres carrés ; son barrage n'a de comparable en Europe que les puissantes digues du Furens, dans le département de la Loire, et du Tibi, près d'Alicante ; encore les dépasse-t-il par l'énormité de ses proportions ; et cette cuve prodigieuse sert à alimenter l'industrie verviétoise, pour laquelle elle a été créée. Verviers, presque toujours à sec pendant les étés sans pluie, malgré la Vesdre et le Mangombroux, laissait chômer ses machines ; pendant la période des grands soleils, un seau se vendait jusqu'à six centimes, dépense ruineuse quand on considère que pour la manipulation d'un mètre de laine il faut environ un mètre cube d'eau. En outre, l'avare filet de la Vesdre, à sa descente d'Eupen, n'arrivait que chargé des impuretés de cette ville d'usines, et le lavage des laines, la teinture, le rinçage exigeaient un filtrage constant. Alors naquit l'idée hardie d'un réservoir dans la montagne ; on mit dix ans à en étudier la réalisation, et dix années encore furent employées à la mettre à exécution. Dans un temps où les questions économiques ont remplacé pour les villes les dissensions intestines et les démêlés avec les voisins, les luttes de toute nature pour vaincre les résistances qui entravèrent d'abord les travaux demeureront une des pages mémorables de l'industrielle petite cité. Le grand lion de pierre symbolise donc avec raison la

force triomphante et reposée, en même temps que l'orgueil de la tâche accomplie. Mais le décor et les apparences sensibles, cette fruste et massive architecture du barrage, l'immense plaine liquide accumulée et contenue entre les rives, n'offrent que la beauté extérieure de cette œuvre incomparable. Tout un colossal appareil hydraulique fonctionne dessous, comme le système artériel, le poumon et l'âme de cet organisme, avec puits, galeries, conduites d'eau, vannes, soupapes, tuyaux de décharge, chambres de raccordements, cuves d'alimentation et de distribution, déversoirs, bassins ; et l'aqueduc qui charrie les eaux à la ville, d'une hauteur de deux mètres cinquante sur deux mètres de largeur, n'a pas moins de deux lieues de longueur.

Du milieu de la chaussée, on est bien placé pour contempler les sévères magnificences de ce grand tableau dont les bois et les rochers ont fourni l'ordonnance, mais qui porte partout la griffe victorieuse de l'homme. Entre les parois curvilignes, le lac s'allonge, uni, métallique, à peine ridé de légers frissons, terrifiant à force de silence et d'immobilité ; sa nappe rigide n'a point les transparences des eaux vives et à distance se plombe même de teintes foncées, comme les espaces liquides suspendus sur des gouffres ; on croirait voir en cette grande paix morte la sournoise rancune des torrents domptés, rongant leur peine et complotant des cataclysmes. Çà et là des criques échancrent la rive qui recule jusque dans la montagne ; un plan général du lac, dans le café voisin, dessine vaguement la silhouette d'un monstrueux saurien, la tête formée par le barrage et les prises d'eau, la queue se fourchant en deux tronçons inégaux, le corps allongé et sinueux ; et, pour compléter la ressemblance, les petits golfes entaillés dans le roc simulent à la partie antérieure la projection des pattes. La vaste étendue va, s'étend, creuse au loin l'horizon des bois, dont les coupes se superposent en un amphithéâtre de dômes et finalement se perdent dans les fuites bleues de l'Hertogenwald. Le même silence qui règne sur les eaux s'appesantit à travers l'air ; on n'entend au-dessous de soi que l'éternel roulement étouffé de la chute d'eau, qui, selon le vent, expire dans la profondeur de la vallée ou s'élève comme une plainte ; et cette douceur muette des étendues rend plus pénétrante l'impression des solitudes.

Notre voiturier s'impatiente : il fatigue l'écho d'une pétarade nourrie de coups de fouet ; nous reprenons place dans le véhicule. Le chemin qu'enfile l'attelage monte à présent à la droite du lac ; l'escalade est rude ; devant nous l'empierrement s'allonge, toujours plus haut, et semble se perdre dans le ciel ; nous sommes dans l'Hertogenwald. Là-bas, à perte de vue, moutonne l'énorme et mystérieuse forêt, avec ses masses dorées par le soleil de l'après-midi, ses taillis impénétrables et qu'aucune laie ne sillonne, ses chênes, ses sapins et ses hêtres qui, pareils à des colonnes, soutiennent le poids de la voûte verte. Après le turbulence fiévreux des villes, le grondement des industries, l'âpre et anhéant

effort des machines, après Seraing, Liège et Verviers, évanouis dans la reculée des horizons, la nature enfin va nous reprendre et nous bercer en son giron. Le vent qui souffle du large et remue les espaces comme d'une palpitation visible sera, pendant des lieues, la seule voix dont le chuchotement descendra dans nos oreilles. A mesure que nous nous élevons, en ce pays des altitudes, il augmente comme la sourde rumeur des halliers dévastés par les hardes vagabondes, et comme l'haleine même de la ténébreuse forêt. Un instant encore, nos regards embrassent le déroulement des eaux du lac; le barrage a l'air d'une borne que les rochers, ces autres bornes plus hautes, dominant et diminuent; maintenant la grandeur de l'œuvre des hommes décroît dans l'immensité du cadre où elle finit par s'engloutir. Et toujours les horizons s'approfondissent : derrière les croupes de bois, d'autres croupes émergent, touffues, massives, comme les vagues figées d'une mer. Une dernière côte, puis nous roulons sur un plateau qui met un arrêt momentané dans les interminables rampes au bout desquelles s'érige la Baraque Michel. Graduellement, l'épais rideau forestier s'est reculé; des cultures, des zones de trèfle, de betterave et de blé losangent la lande; et ces défrichements qui, dans la rude terre où s'em mêlaient les broussailles, ont fait passer le tranchant du soc, révèlent l'existence d'un village prochain. A notre droite, en effet, dans le vaste pays de Suryster qui rejoint les fagnes spadoises, des maisons pointent leur pignon, mais disséminées, comme perdues à travers ces étendues de plaines ondulées. L'agglomération est un peu plus loin, à Jalhay, que notre route traverse et dont les fermes, au tournant, tout à coup nous apparaissent, échelonnées sur des bosses. Une épaisse toison de lierres et de clématites les défend presque toutes, du côté de l'ouest, contre les vents et les pluies; quelquefois ce revêtement, juxtaposé au mur en briques, a une profondeur de plus d'un mètre; et les ramicules et les vrilles ont fini par s'accrocher au glui des toits et s'enrouler autour des cheminées. Comme nous passons, des chaumiers rempaillent les vieux faites défeutrés, lissant et râtissant les torsades de chaume avec leurs pignes. Bien qu'on touche à peine aux grandes chaleurs d'été, l'habitant de ce nid des plateaux, toujours exposé aux coups d'aquilon, se prémunait déjà contre les rafales qui s'abattent là, terribles, dès octobre, en tourbillons descendus des hautes fagnes et qui menacent de tout entraîner : il se hâte de profiter de la saison clémente pour défendre son logis contre le retour des intempéries; demain il ne serait peut-être plus temps. Et, malgré les ardeurs d'un soleil encore jeune, on pense aux âpretés de l'hiver qui tout à l'heure recommenceront, fouettant la petite bourgeoisie de leurs lanières blanches, bouchant les avenues avec des montagnes de neige et ensevelissant les toits dans le froid et la solitude d'une Sibérie. Maintenant, dans le poudroiement vermeil, les pauvres bicoques ont presque un air riant; des femmes, le barada sur la

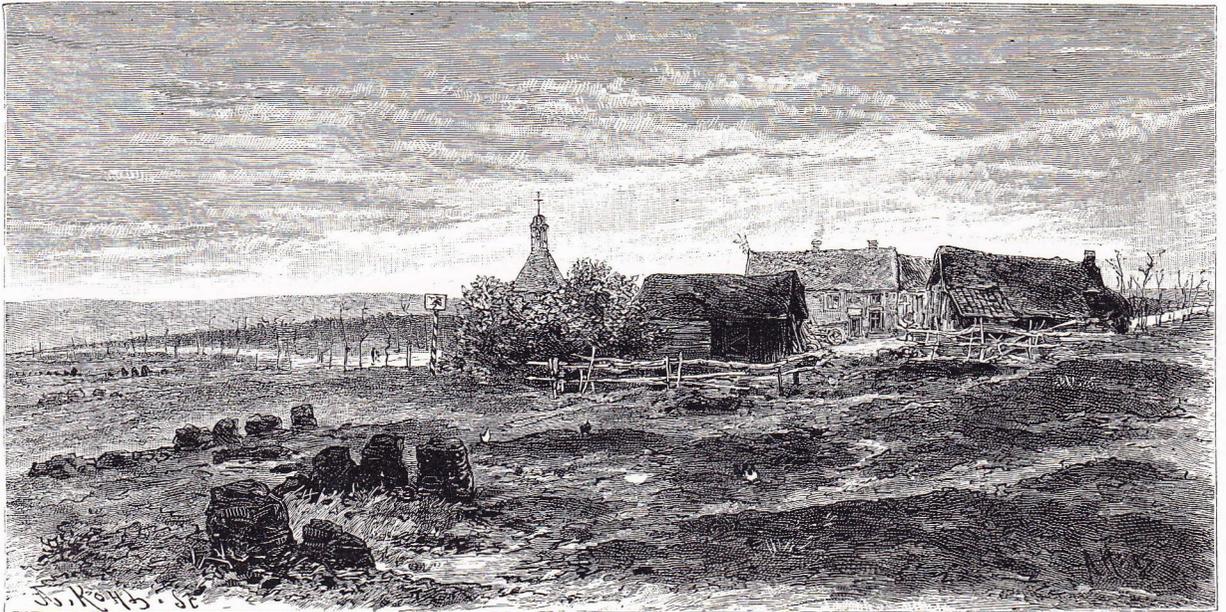
tête, vaste chapeau de paille oblong, à galerie d'étoffe flottant dans le cou, la plupart sèches, couleur de vieux buis, la gorge plate et les tibias écharnés, achèvent la fenaison; toutes les portes sont ouvertes, celles des maisons et celles des étables; et les vaches une à une s'en viennent boire à la grande auge de pierre qu'une pompe alimente d'une eau rare. Nous dépassons la mairie, qui sert aussi d'école communale et où nous nous figurons un bon vieux maître chenu, le même depuis un demi-siècle, enseignant la lecture et l'arithmétique à une ribambelle de petits morveux en sabots, tout noirs de la poudre des chemins, avec des joues mangées de hâle et des yeux de jeunes loups sous l'ébouriffement des tignasses. Cet homme simple ne sait rien de nos agitations; en septembre il récolte lui-même ses pommes de terre après les avoir binées et mises en sillons; peut-être n'est-il descendu dans les villes que deux ou trois fois, avec l'étonnement de cette vie fiévreuse qu'on ne connaît pas dans la montagne et qui ne rend pas plus heureux. Puis les toits en chaume se clairsèment; la côte grimpe entre des friches incultes et des étendues de bruyère; une grosse ferme, que le caprice de son propriétaire a nantie de créneaux et de tourelles, singulière ambition à ces approches du grand désert, se cache à demi derrière une palissade d'arbres, entaillée de baies qui correspondent à l'ouverture des fenêtres. En décembre, quand mugissent les ouragans et que les volées de flocons empêchent d'ouvrir les portes, la fermière peut surveiller par ces échancrures de l'épaisse courtine la noire silhouette des loups rôdant à la lisière des bois. Un peu au delà, des femmes entament à coups de hache des troncs abat-tus; leurs mouvements sont saccadés et furieux; celles-là travaillent comme des hommes, virilisées par leur dur labeur journalier; mais, dans l'immense paysage, leur forme grêle semble se dissoudre, toute petite et lointaine.

Jalhay n'est plus qu'un point derrière nous, sous le planement immobile des fumées montées des âtres çà et là; la vie va s'arrêter à cette limite passé laquelle l'infinie mélancolie des solitudes ne s'interrompra pas; une maison de cantonnier, au bord de la route, et plus loin, à l'embranchement de la chaussée d'Eupen, l'habitation d'un sabotier, seules nous diront que, même aux extrémités de la vie, dans la mort et la désolation de tout, la vaillance humaine peut encore se créer un toit. Maintenant la Fagne — la Fange comme ils disent de cette terre pourrie et spongieuse — nous entoure en tous sens, prolongée à travers les horizons. Aux deux côtés de la voie, des tiges de sorbiers, minces comme des baliveaux, essayent vainement de pousser. La fureur du vent les casse à mesure qu'on les plante; il faut sans cesse les remplacer; et ils ont l'air triste et résigné d'un cordon de sentinelles montant une consigne sous les boulets. Ce sont, en effet, les sentinelles de l'énorme lande; autrefois, quand le chemin n'était pas tracé, le voyageur qui s'égarait risquait de périr dans les fondrières;

ils jalonnent la route, et par les hautes neiges, alors que la plaine et la chaussée elle-même ont sombré sous les vagues blanches, leur mince dentelure qui dépasse l'universel niveau sert à guider le passager de ces mornes régions.

La chaussée monte, monte toujours. Aussi loin que va le regard, il n'aperçoit que le moutonnement d'une herbe courte et drue, une terre mangée d'immenses plaques de mousses et de touffes de bruyère crespelée qui, même sous le soleil, demeurent sombres. Un deuil s'appesantit visiblement sur cette contrée que les floraisons joyeuses n'émaillent pas et qui, l'hiver comme l'été, toujours noire, hirsute, sévère, avec ses eaux croupissantes, ses marais qui ne cessent un moment que pour se reformer plus loin, les rouilleuses cavités de ses tourbières, absorbe la lumière au lieu de la réfracter. La mer et le désert, cette autre mer,

sont les seules images qui viennent à la pensée, devant cette monotonie et cette grandeur. Aucun oiseau, hormis la bécassine, la gelinotte, le courlis et la poule d'eau, ne fait entendre ici son coup d'ailes ; l'air et la terre sont muets ; l'éternelle plainte du vent, aigre et sifflante, rompt uniquement l'accablement sourd du silence. Ce qui tantôt n'était qu'une brise souffle à présent sur nous des haleines glacées ; les soirées de novembre ont à peine cette frigidité dans les villes ; et, sous les brusques rafales, les herbes et les petits arbres de la route se tordent, entrechoqués. Cependant, à l'extrême horizon, sur notre gauche, l'Hertogewald se déploie toujours avec l'ondulement de ses noires masses immobiles, pareilles à l'entablement de la vaste coupole aérienne ; comme une borne gigantesque, la forêt semble là-bas indiquer le déferlement de la fagne ; et, toute vide, barrée seulement par la grande



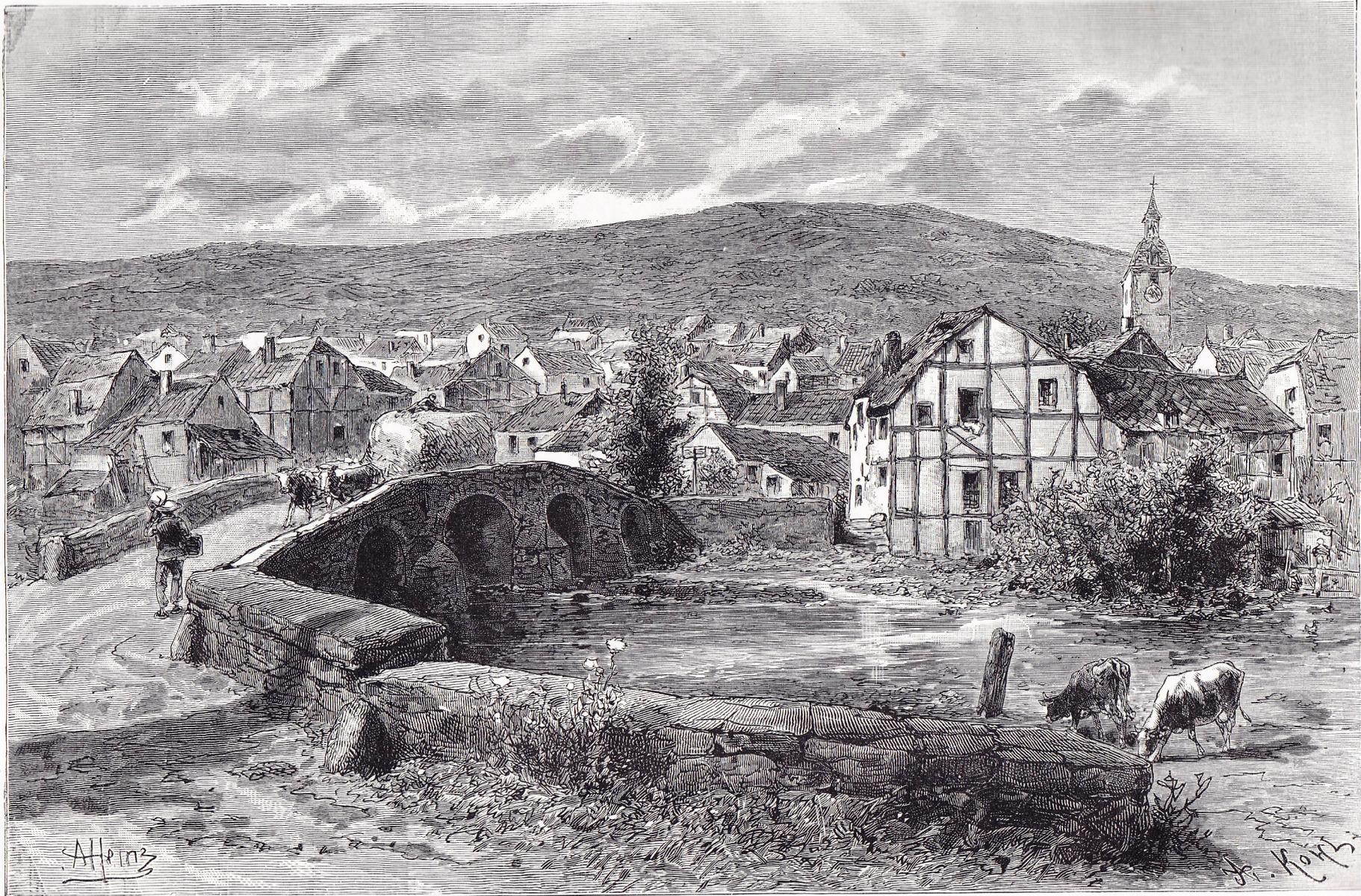
La Baraque Michel. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

route d'Eupen, avec les six à huit maisons d'Estreux perdues dans la mêlée de ses frondaisons, l'imagination la peuple de monstres chimériques, comme cette forêt des Ardennes où Shakespeare mettait des lions et des palmiers.

Enfin nous touchons au point culminant de cette suite de plateaux qui nous ont élevé à six cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer ; la montée faiblit ; devant nous un bouquet d'arbres laisse passer la pointe d'une flèche.

Il y a quelque quatre-vingts ans, un tailleur de Herbiester, du nom de Michel Schmidt, égaré parmi les marécages et les tourbières, promit au ciel de bâtir une hutte pour servir d'asile aux voyageurs, s'il échappait à la mort et retrouvait son chemin. Sa prière fut entendue ; il se construisit un abri surmonté d'un petit clocher ; et le reste de sa vie, de moment en moment, agitait une cloche dont les sons se prolongeaient

à travers les dangereuses solitudes. Surtout les nuits de tourmente, il ne cessait de sonner, et souvent des voix appelaient, gémissantes, de pauvres diables s'en venaient frapper au seuil de sa cabane, guidés par le hèlement de la cloche secourable. Cette touchante et miséricordieuse pensée d'un brave homme a fini par donner naissance à la petite station de Fischbach, que, par un pieux hommage à la mémoire du vieux tailleur, on continue à appeler la Baraque Michel. Le hameau ne se compose en réalité que d'une seule maison, une pauvre maison basse et trapue, que trois chambres enfumées divisent au rez-de-chaussée ; en face, de l'autre côté de la route, s'alignent un hangar et une écurie où relayent les chevaux de la malle-poste d'Eupen à Malmédy ; un peu sur la droite du corps de logis une chapelle, dédiée à la Vierge et construite par un Henri Fischbach de Stavelot, chevalier, — d'où le nom réel du hameau — érige cette flèche que nous



Vue de Stavelot (voy. p. 267). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

apercevions il y a un instant; enfin, à quelques pas plus loin, le Dépôt de la Guerre a fait construire une chambre pour la triangulation du sol belge. Toute la vie de cet humble endroit se concentre là; autrefois un fanal s'allumait, dès le crépuscule, dans le petit clocher; mais ni la cloche du bon Michel ni le fanal n'existent plus; le buron hospitalier est lui-même devenu une modeste auberge où, en attendant que notre limonier achève de broyer son picotin, nous avalons des beurrées fourrées de tranches de jambon. Le froid nous a pénétré; nous nous chauffons à un maigre feu de tourbe que la maîtresse de la maison, une figure triste, pâle, la tête enveloppée d'une capeline, vient de recharger pour nous; et l'homme, petit, rude, tanné, la mine sérieuse et lasse, avec un flot de barbe fauve sur la poitrine, nous parle des Fagnes, de l'hiver qui les sépare du reste du monde, d'un pauvre couple de fiancés ensevelis dans les neiges, de bien d'autres demeurés là, perdus et engloutis, pour s'être aventurés dans l'obscurité ou n'avoir pas suivi les sentes frayées, si vagues elles-mêmes, bientôt effacées. Il n'est pas rare qu'en juin l'eau gèle dans les seaux de la maison; les arbres se dentellent alors de congélations; et une couche de givre suspend à travers la plaine une fine guipure blanche, dont on ne voit pas la fin.

Notre repas terminé, nous risquons une course le long des fondrières d'une lisière exploitée pour l'extraction de la tourbe. A tout instant le sol se dérobe sous nos pieds; nous enfonçons jusqu'à la cheville dans des bourbiers noirs; l'eau, aux endroits les moins spongieux, rejaillit en éclaboussures et en fusées sous nos semelles. Mais un merveilleux tableau nous paye de nos courtes peines: là-bas, dans la reculée, quinze lieues du pays, visibles par les midis secs, se déroulent en vagues vertes et bleues. Toujours derrière les lignes de bois, d'autres croupes se massent et ondoient, par zones interminables qui dessinent au bas du ciel comme des degrés géants et vont se perdre ensuite dans les lacs gris-perle, azurés et roses des vapeurs suspendues par l'air. Et quand nous ramenons nos regards autour de nous, les Fagnes, tristes, solennelles, incultes, sans un crécellement d'insecte ni un battement d'ailes, nous paraissent plus désolées encore, après cette lumière des espaces. En tous sens elles s'étendent trouées d'excavations noires, hérissées de petits tas de tourbes séchant au soleil et barrées par les grands miroirs sombres des eaux mortes.

Nous saluons d'un mélancolique adieu la baraque et nous remontons en voiture. Une borne de pierre se dresse à notre gauche; elle enchâsse une plaque de fer rouillée sur laquelle un aigle à demi effacé profile son rostre; et l'héraldique roi des accipitres nous ouvre le seuil de la Prusse. Tout de suite l'aspect de la contrée change. Ce sont les Fagnes encore, mais transformées déjà par les plantations de sapins: alors que la Belgique se résigne à ne rien tenter pour combattre la stérilité de cette région perdue, le gouvernement prussien défriche et amende graduellement la grande terre

revêche; et les sombres lisières de bois entre lesquelles commence à se dérouler la route qui descend vers Malmédy sont comme la prise de possession définitive d'un sol qui semblait fermé pour l'agriculture. Au bout d'une demi-heure les premières cultures apparaissent, tigrant de carrés verts et jaunes les houles noires de la bruyère; un troupeau de vaches paît une herbe encore rare, mais qui se multiplie de proche en proche; et la musique des clarines qu'elles balancent à leur cou nous suit à travers le bourdonnement des roues. Puis une métairie hourdée en torchis se quadrille de lambourdes; d'autres maisons, d'un aspect terreux, sortent des massifs d'arbres qui les ombragent; une bande d'oiseaux piaille dans un buisson; et la route dévale plus rapide, décrivant des lacets repliés autour d'un ravin profond, dont les végétations touffues s'échevellent sous nous, éclaboussées d'une pluie de clartés. La procession rabougrie des pauvres sorbiers qui depuis Jalhay n'a pas cessé de défiler au bord du chemin, maintenant s'égaye de feuillages nourris; à notre droite, le sol s'accidente de masses rocheuses que la tranchée a entaillées; en même temps le vent se lénifie, nous passe sur la peau avec des chatouilles, et tout à coup, au bas de l'entonnoir, Malmédy groupe ses tanneries, ses usines et ses maisons dans le crépuscule qui tombe, allumé par les visions du couchant. Pendant qu'à l'auberge, une vieille et appétissante hôtellerie de province, on nous prépare la truite et la côtelette que nous arroserons d'une fiole de Moselle, nous vaguons un instant par les rues; un ruisselet les longe et par endroits les coupe diagonalement, sous des planches aboutées qui permettent la circulation du roulage; le bruissement de l'eau, le cornement des bœufs qui rentrent du pâturage, les commérages traînant de porte en porte font une sourdine assoupie au silence de la petite ville engourdie par les approches du sommeil; et un personnage ragot, bedonnant, barbu comme un fleuve, en uniforme bleu turquin à boutons d'argent, nous croise, une ligne sur l'épaule, donnant le bras droit à une grande femme sèche et portant à l'autre bras un corbillon. Ce digne gendarme prussien, car c'en est un, regagne pacifiquement sa caserne, après une partie de pêche dont il fera grésiller tout à l'heure le produit à la poêle.

Malmédy ne nous écarte pas sensiblement de la Belgique; autrefois elle faisait partie du pays de Stavelot; et le jargon tudesque n'y a pas tué le dialecte wallon. Tout en dépeçant les chairs savoureuses de notre truite, nous nous réjouissons d'entendre sonner à nos oreilles les rudes consonances du rouchi; et c'est l'esprit satisfait, l'estomac apaisé, que nous reprenons notre berlingot et que, dans la nuit tiède, parfumée par les fragrances aromatiques des bois et des prés, nous roulons vers la frontière où, au bout d'une couple d'heures, les gabelous brusquement surgissent de l'ombre, le mousquet en bandoulière; mais rien ne trahit dans notre extérieur la maraude et le dol; un mutuel bonsoir s'envole dans le claquement du fouet,

et nous gravissons paisiblement la dernière côte, au bout de laquelle l'hôtellerie met en travers de la ruelle son panonceau peinturluré.

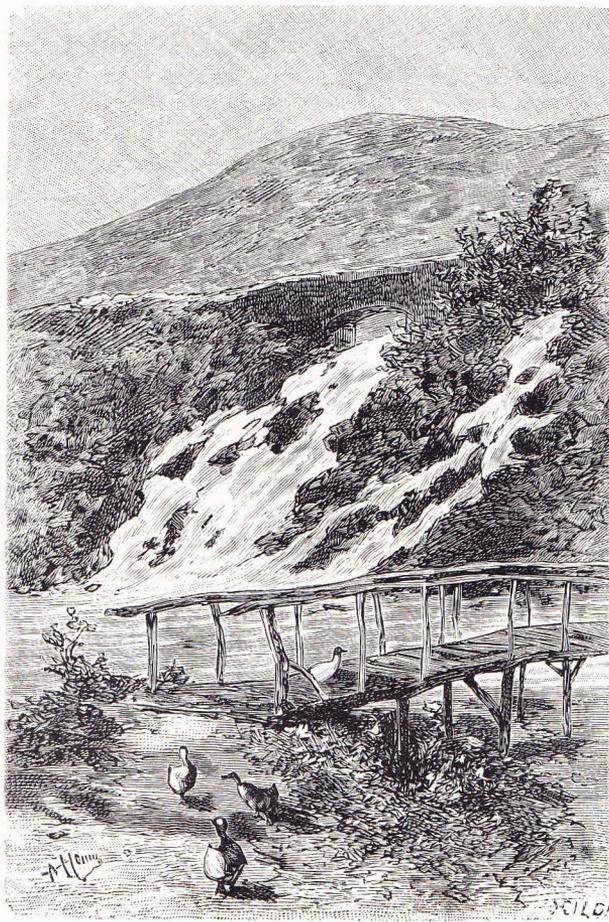
La diane des bœufs. — Stavelot. — Hier et aujourd'hui. — L'Amblève. — La Gleize. — Stoumont. — Targnon. — Le Fond de Quarreux. — Sauvageries. — Montjardin. — Remouchamps. — Aiwaylle. — Un château des quatre fils Aymon. — Amblève. — Arrivée à Comblain-au-Pont.

Le meuglement des bœufs sonne pour nous la diane; nous nous éveillons à Stavelot, dans une chambrette tendue de papier à bouquets roses; une lumière déjà haute, vannée par des rideaux de mousseline, glisse sur les courtines miraculeusement blanches de notre chevet; un dortoir de demoiselles ne caresse pas les yeux de plus almes clartés; et des armoires entre-bâillées s'exhale une senteur vague de pommes mûres, les pommes d'antan qu'à table d'hôte les voyageurs croquaient à longues dents rêches. L'échappée qui s'encadre dans nos fenêtres, un bout de rue cabossée et flanquée d'amusants profils de maisons, avec de grands toits en auvent et des façades faisant ventre par-dessus l'ourlet mince des trottoirs, nous donne l'envie de déambuler par la ville. Une venelle que nous enfilons d'abord nous conduit à une petite place en pente, décorée d'une fontaine dont l'entablement s'ornement de frustes silhouettes de loups, par allusion sans doute aux origines de Stavelot (*Stabulum*), bâtie dans un lieu sauvage hanté par les hardes errantes.

Puis nous tombons sur une file de petites figures furtives et pressées, en qui nous devinons des dévotes matinales, et qui nous acheminent à leur suite vers une affreuse église rose, l'église paroissiale. Nous n'ignorons pas que le trésor de ce sanctuaire possède deux admirables reliquaires; et le sacristain, que nous allons dénicher au fond d'une chandellerie, nous exhibe successivement la châsse de saint Remacle, une merveille de l'orfèvrerie du quatorzième siècle, et le buste en argent de saint Poppo, à mi-corps posé sur un socle historié de curieuses et délicates ciselures. Ces pieux édicules nous reportent au temps où Stavelot,

siège de l'antique abbaye fondée par saint Remacle, avec ses gouverneurs abbés, princes du Saint-Empire et comtes de Logne, ses vingt lieues de tour, ses trente mille habitants et sa « postellerie » de Malmédy, formait la capitale d'un petit État. Plus rien n'évoque cette lointaine grandeur: le palais des abbés a disparu dans les reconstructions de l'abbaye, au siècle dernier, et celle-ci s'est changée en un hospice; la puissante tour carrée de la vieille église abbatiale, avec son écusson constellé par les saxifrages, elle-même a fini par servir de magasin d'écorces. Mais, déposée de ses gloires, la cité des fastueux prélats s'est re-

composé, avec les calmes activités de son industrie, une physionomie originale; la montagne lui fournit en abondance les écorces dont elle a besoin pour ses tanneries; et jusqu'au cœur de la ville se déroulent les grandes cours feutrées et fauves, entourées de séchoirs aux claires-voies desquels d'innombrables peaux de bête conservent la forme animale. De bosse en bosse, par des rampes cailloutées de caboches, le réseau des étroites et torves rues dégringole les pentes et va déboucher à l'Amblève, qui dans ses eaux brunes réfléchit des plans superposés de maisons, des pignons hors d'équerre, le joli fouillis des façades et des toits étagés sur le versant, parmi les touffes fleuries des vieux jardins. Nous musons dans ces tortilles d'impasses et de ruelles, quelquefois nous effaçant pour livrer



Cascade de Coë (voy. p. 268). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

passage à une file de vaches conduites par un petit pâtre et tendant leurs naseaux à l'odeur des pâturages voisins, d'autres fois admirant le caprice des architectures en retrait ou en saillie, bossues, déjetées, tassées, capuchonnées de toits à lucarnes et la plupart abritées contre le vent et l'averse par des revêtements d'ardoises ou des lamelles de bois juxtaposées (voy. p. 265).

En route! En route! L'étape est longue d'ici à Barvaux où nous coucherons ce soir; mais la rivière nous tiendra compagnie, tout au moins jusqu'à Comblain-au-Pont, nous faisant trouver brèves les heures. C'est elle en effet, c'est l'Amblève, tour à tour riante ou morose, qui va nous servir de guide dans cette excursion nou-

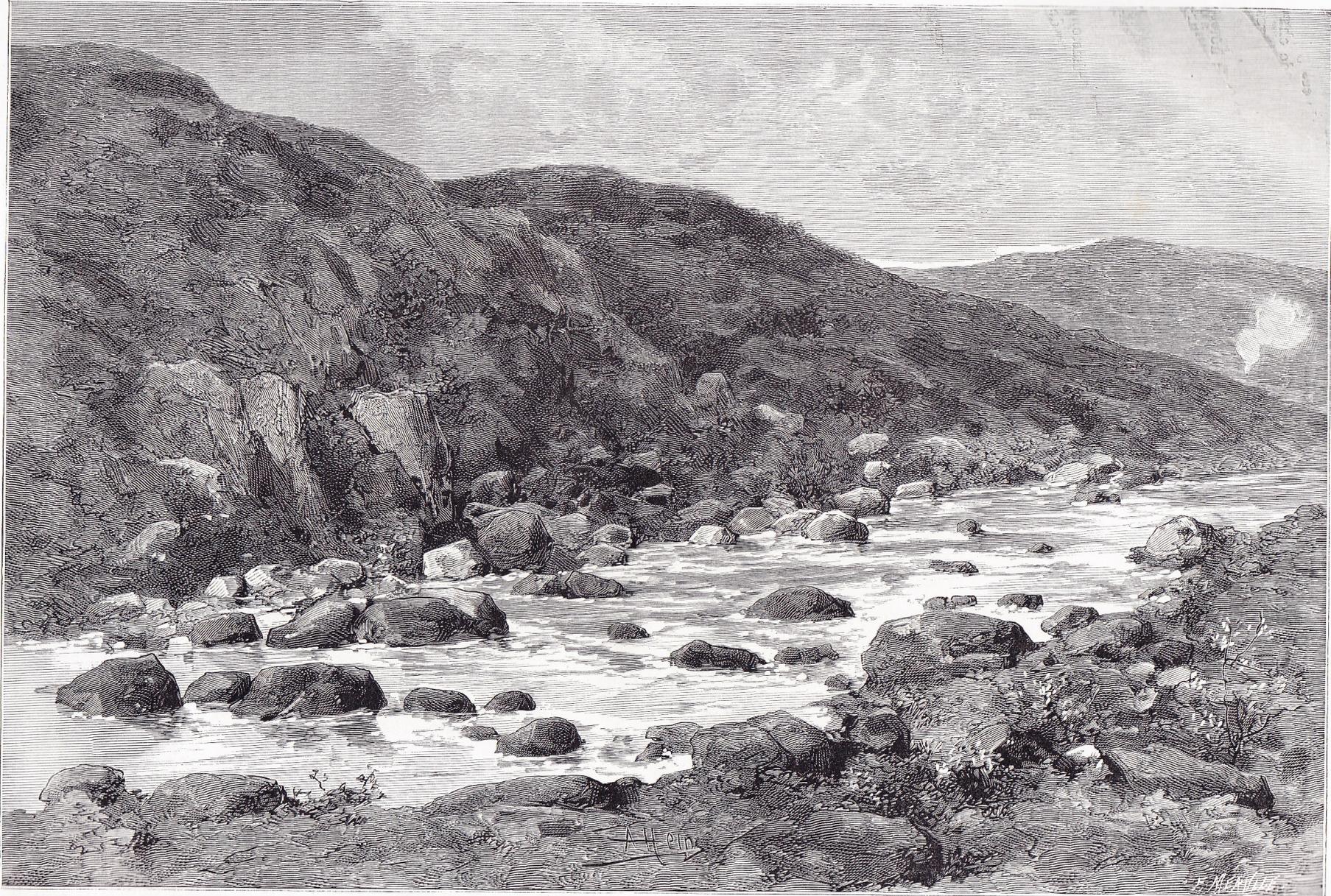
velle et dont les capricieuses sinuosités nous révéleront des enchantements toujours variés. D'abord elle serpente dans des fonds, se perd en des crochets, miroite à travers des défilés dont les crêtes festonnent le ciel, à notre gauche; puis la route s'abaisse : nous longeons la berge; les pentes boisées que nous dominions naguère, maintenant s'étagent au-dessus de nous; et des prés, de larges nappes étoilées de marguerites, déclinent jusqu'aux galets découverts par l'abaissement des eaux. En automne, après les grandes pluies qu'amènent les vents d'ouest, le flot, sans cesse grossi par les alluvions de la montagne, bouillonne avec impétuosité à travers ce large couloir, barrant de ses écumes tout l'espace compris entre les deux rives et souvent escaladant les prairies ourlées par la route. Mais, pour le moment, les urnes du ciel semblent taries; l'air sec brûle et poudroie par-dessus les ondes claires et moirées qui ne parviennent pas à gagner les bords.

Bientôt de nouvelles collines évasent leurs cols; la Salm glougloute au goulot d'un ravin et vient s'unir à l'Amblève; comme des paliers qui feraient se rejoindre les roches, des ponts ouvrent leurs arches grises dans l'ensauvagement du paysage, donnant à la gorge sa dénomination de Trois-Ponts. Cette Salm est, avec l'Aive et le Héblon, une des grandes rivières à truites du pays; une chasse sans trêve traque le frétilant poisson à travers les cailloux frôlés par son ventre argenté; on le pêche à la mouche ou avec des filets dont les mailles ont l'espacement réglementaire d'un pouce. Puis le tableau change; par moments la rivière se dérobe; des taillis profonds en interceptent la vue; on la voit luisarner derrière les bouquets de chèvrefeuilles, les hautes fougeraies, les chênes et les bandes de cytises qui garnissent la rive. Tout à l'heure elle va prendre son élan pour franchir le saut de cette cascade de Coo, créée par les moines de Stavelot, et qui demeure toujours une des célébrités de la contrée (voy. p. 267). Un pont l'enjambe en cet endroit, du haut duquel les féroces ripuaires lançaient autrefois dans les écumes de malheureux chiens qui souvent allaient se fracasser sur les roches du fond et qu'on regardait tourner à travers le cabrement des eaux. Pour avoir été entaillée dans la montagne par la main des hommes, la chute, surtout après un de ces fréquents orages qui font rouler les avalanches le long des pentes, n'en reste pas moins un saisissant spectacle. La vaste nappe s'écroule d'une hauteur de vingt mètres, brisée en deux tronçons par la pile qui soutient la double arche du pont; mais, tandis que l'un de ces tronçons se rue comme une trombe, avec un grondement de tonnerre, l'autre ne forme plus qu'une cascaille qui divise la force du courant; puis tous deux se rejoignent dans les bouillons de la cuve creusée par l'éternelle retombée de la gerbe principale.

Nous traversons la Gleize, groupé sur un mamelon autour d'une humble et vieille église, dont le clocher, mi-décoiffé par le vent, se penche sur les herbes et

les fleurs d'un de ces inoubliables cimetières de campagnes, tout noyé d'ombre, avec des croix mangées de mousses et des tertres engloutis sous les lierres. Maintenant l'Amblève coule là-bas, entre des monts verts dont les coupes bossellent l'horizon; une côte s'escarpe à travers bois, puis décroît sous le couvert d'une allée; et jusqu'à Stoumont les talus s'enfleurissent des casques pourprés de la digitale. Tandis que la voiture continue seule par la grande route et va nous attendre à une demi-lieue de là, nous arpentons les ruelles du joli village, gravissant et dégringolant les bosses sur lesquelles s'espacent ses petites bordes, squamées de larges dalles de schiste. L'industrie locale a donné ici aux habitations une physionomie particulière : presque toutes appuient leurs toitures sur des piliers en bois, chantournés à la base, avec la maison en retrait entre deux avant-corps qui servent pour l'étable et pour la grange; et les murs, faits de bardeaux recouverts de bousillage, avec une couche de plâtre par-dessus, entrecroisent extérieurement leurs palançons, comme les pièces d'une armature. Dans un fond, par delà un vieux moulin dont la roue sème dans l'air l'éclaboussement d'une pluie de pierreries, les huttes en torchis de Targnon, un pauvre hameau du bord de l'eau, tout délabré et moisi de vétusté et de misère, semble faire de ses toits défoncés un rempart à la petite chapelle chétive qui a poussé là son clocher de travers, comme un chapeau de pierrot ivre, si basse d'ailleurs qu'on voit s'encadrer, à travers ses vitres poudreuses et tapissées de toiles d'araignée, l'argile éraflée et croulante des maisons rangées à l'entour.

A peine a-t-on quitté les solitaires chaumines, qu'une trépidation secoue le sol; le stridement d'un sifflet déchire l'air; un train passe en soufflant des flocons de vapeur; et la première station d'un embranchement de ligne nouvelle (de Stoumont à Rivage) découpe sa silhouette rouge sur les vertes perspectives de la vallée. Un remblai prolonge à présent sa crête rectiligne, parallèlement à la route, à travers le pittoresque diminué des rives, dont naguère encore les ressauts et les ondulations accompagnaient si délicieusement la sauvagerie de cette partie de l'Amblève. Cependant l'autre rive dresse toujours son grand versant boisé, aux parois duquel s'emmêlent des taillis si touffus que leurs végétations ne laissent point apercevoir l'ossature du roc, et que la montagne a l'air de balancer par-dessus les miroirs de l'eau les profonds roulis d'une forêt suspendue. Plus bas le Fond de Quarreux, un amoncellement de blocs éboulés, comme des margelles de puits, des tables de menhirs ou des chapiteaux de colonnes qu'un cataclysme aurait confondus, obstrue la rivière d'une miniature de chaos, parmi les écumes et le bouillonnement du flot; l'hiver surtout, au bas des roches dépouillées, sous l'aigre clarté des cieux lourds, le paysage se fait dramatique, avec l'inquiétant profil des énormes pierres qui, dans les batailles du jour et de l'ombre, prennent des apparences monstrueuses; et, un peu plus loin, cette rudesse de nature brusquement recommence dans



Fond de Quarreux. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

les bouleversements d'un lit de torrent, le ru Donneux, grossi par le ruissellement d'une quantité de petits affluents et qui descend des hauteurs de Vert-Bouhon. Les quartiers de rocs partout entassent des barrages entre ses bords ; mais, à mesure qu'on se rapproche de la « chaudière » creusée par les eaux à l'endroit où elles s'écroutent de la montagne, leurs masses finissent par se superposer comme des embâcles. Cette chaudière, ainsi baptisée par l'imagination populaire, forme une vasque profonde, au bas d'une écorchure entaillée par le cours constant du ruisseau et qui petit à petit s'est émaillée de tons de velours, de marbre et de métaux, dans un caprice éblouissant de colorations.

Nous dépassons Nonceveux ; au loin se découpent, dans l'ombre et le verdoisement des pentes, les façades blanches de Montjardin, avec leurs toitures effilées, leur tourelle d'angle aiguë en poivrière et le petit donjon débonnaire qui se hausse par-dessus les cheminées, délicieux motif pour une aquarelle romantique et dont la rivière reflète dans ses demiteintes chatoyées les épaisseurs touffues et les aériennes transparences.

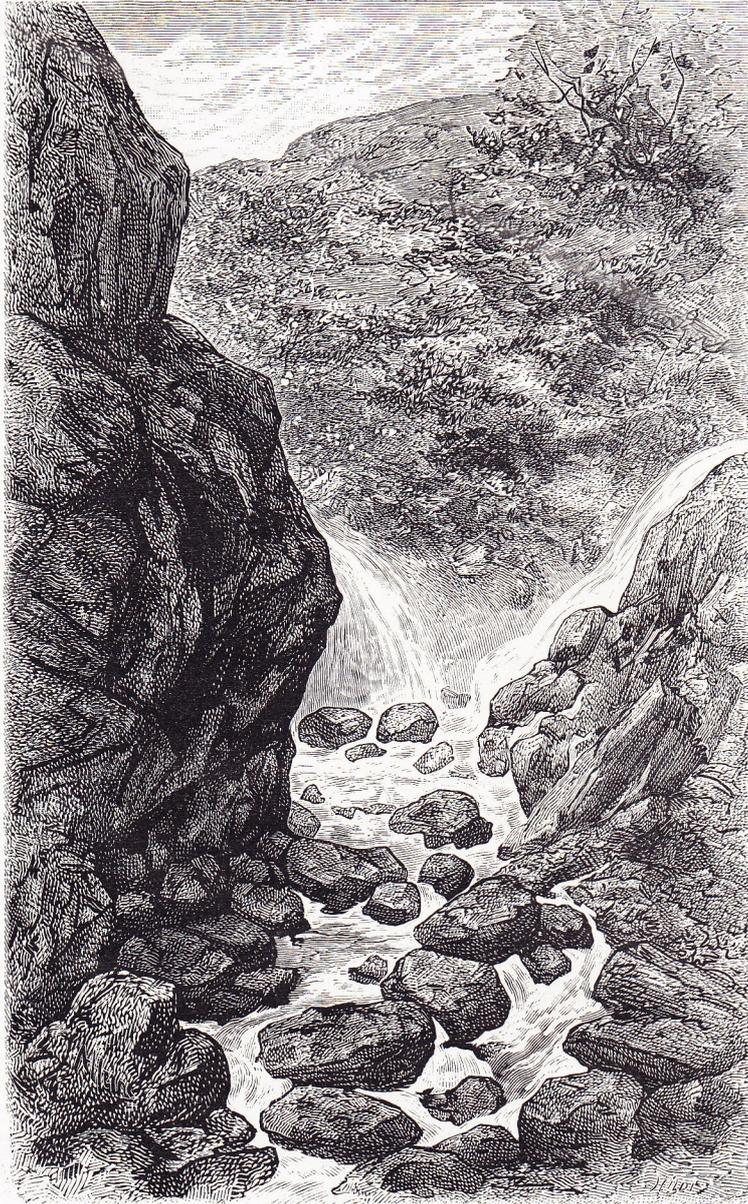
Puis Remouchamps aligne le long de sa jetée en pierre, dans une anfractuosité de montagne, la file inégale de ses maisons ; trois grottes étagées l'une au-dessus de l'autre ont donné au village un renom que suffirait à justifier l'avenante rusticité de sa physionomie ; et tout à coup la vallée s'élargit ; le mur rocheux qui régnait à gauche faiblit et recule ; les monts de droite, au contraire, commencent à dessiner la superbe saillie de

leurs contreforts ; et nous gagnons Aiwaylle, les yeux emplis par les magnifiques architectures de ces grands blocs superposés. Des ballades d'ombrelles et de chapeaux de paille dans la grande rue bordée d'auberges cossues, un flot d'enfants et de jeunes filles qui jouent à la raquette ou au cerceau et, sur le seuil des hôtelleries, de grosses dames lasses, emplissant de leur car-

rure la largeur des bancs, nous dénonçons un pays de villégiature. Toutefois nous résistons aux séductions de ce séjour civilisé pour nous replonger dans le charme et les surprises de la vallée et goûter jusqu'au bout les enchantements de cette Amblève ensorcelante qu'il nous faudra quitter bientôt ou plutôt qui nous quittera pour former sa jonction avec l'Ourthe.

D'ailleurs la journée s'achève ; au-dessus de nous, les corneilles déploient leur grand éventail noir dans l'or roux du crépuscule ; et comme des fantômes, les brumes vespérales commencent à flotter entre les arbres ; il nous faut rivaliser de vitesse avec la nuit, qui tombera dans une heure. Et, d'un trot soutenu dont l'allongement rythmique résonne dans la paix du paysage, notre car-

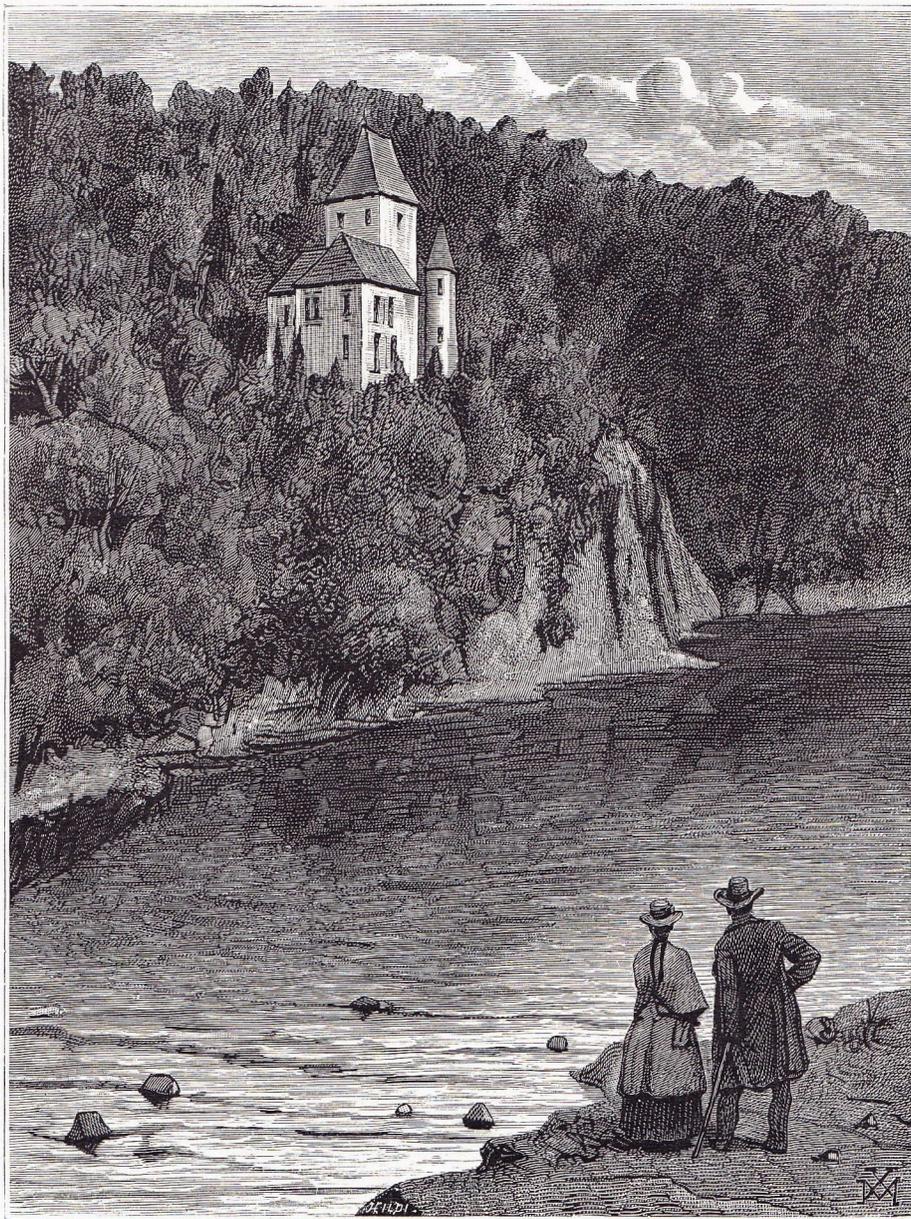
rossier arpente le ruban de route grise qui côtoie la rivière allumée par les flammes roses du couchant. Sur l'autre rive court sans interruption l'énorme muraille du roc, lambrequinée de crêtes dentelées ou taillée à profils droits, avec ses calcaires gris sailants comme des vertèbres, ses stratifications superposées comme des tables de pierre, ses brusques ressauts à forme de bastions et de terrasses, ses vagues



Le ru Donneux. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

silhouettes d'animaux chimériques en surplomb sur le vide, et ailleurs ses parois boisées, ondulant de proche en proche sous la toison des végétations. Dans la région des grands vols, si haut qu'une chaleur de soleil la fait encore flamboyer par-dessus les horizons assombris, une carcasse de château fort, un hautain pan de mur, dont les ouvertures ont l'air de porches

ouverts aux houles du vent, se tient suspendu comme le tablier d'un pont-levis qui, pour s'abaisser par l'espace et laisser s'écouler le tourbillon des spectres, attendrait l'heure fatidique des minuits. Non loin, un reste de tour s'accroche au roc, parmi les éboulements et la déchiqueture des ruines. C'est tout ce qui reste de la sombre demeure du Sanglier des Ardennes, sur



Montjardin. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

laquelle plane aussi, comme un reflet d'épopée, le souvenir plus lointain des quatre fils Aymon. Mais cette vision héroïque à peine a remué dans le cerveau la poussière des vieilles légendes, qu'elle se dissout parmi les riantes magies des feuillages et des eaux. Un petit village, Amblève, brouille dans le soir ses toits d'ardoises, desquels monte la rumeur des ménages; et les derniers bruits de la journée se mêlent au cla-

potement de la rivière le long des barrages. Toutes les gloires de là-haut ne valent pas le reste d'activité qui, chez ces humbles riverains, accompagne la rentrée au foyer, après le labeur lourd de la carrière et des champs. Et, autour d'eux, les grands rideaux d'arbres, les îlots fleuris, la musique des cascates encadrent d'un décor d'idylle les approches lentes du sommeil. Maintenant la roche s'escarpe à notre gauche,

toute droite par moments, avec de grands blocs demi-détachés ; et, dans le noir des verdure, de puissantes masses crayeuses semblent réverbérer encore les flammes solaires qui les ont brûlées tout le jour. Au loin

les maisons de Comblain-au-Pont se piquent de lumières ; on allume les lampes ; il règne juste assez de jour pour nous permettre de saluer d'un dernier regard les soubresauts d'un énorme promontoire rocheux



Château des Quatre Fils Aymon (voy. p. 271). — Dessin de X. Mellery, d'après nature

en saillie par-dessus les toits qui avoisinent la gare ; et, tandis que notre voiture regagne avec son attelage par Sprimont et Louveigné son écurie de Dolhain, nous nous jetons dans un train qui passe et qui au bout d'une demi-heure nous débarque à Barvaux,

cette première étape des excursions dans le Luxembourg.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)